

# REVUE SPIRITE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE  
JOURNAL  
D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES  
IMPRIMÉS.

19<sup>e</sup> ANNÉE.

N<sup>o</sup> 6.

JUIN 1876.

## Une nouvelle découverte due au Spiritisme.

La société actuelle repousse le Spiritisme ; les puissants le persécutent ; les malins le raillent ; tous le nient à l'envi, le traitant de superstition, de pratiques diaboliques, de « bizarre et ridicule doctrine, » ou de « colossale mystification exercée par un nombre restreint de fripons sur un grand nombre de dupes. »

Le Spiritisme que n'émeut guère de semblables appréciations, poursuit lentement mais sûrement sa carrière. Ses détracteurs, comme les premiers adversaires de la doctrine du Christ, ou comme les juges de Galilée, passeront : il restera.

En attendant, il a fait connaître, avec une partie des lois qui régissent son fonctionnement, tout un monde vaguement soupçonné jusqu'à lui, celui des Esprits ; et, au cours de cette élucidation ou des recherches diverses qu'elle provoquait, une découverte importante, s'appliquant davantage — si l'on veut — au monde physique, celle de la *pondérabilité de la lumière*, est venue témoigner de la fécondité des études spirites.

En voici une autre, d'un ordre moins élevé, certes, mais dont l'utilité pratique sera plus immédiate, sans doute. Il s'agit de la *découverte d'un corps non conducteur du fluide périsspirituel* ou magnétique ; de l'*impossibilité* ou de la *difficulté*, qui en résulte, *pour un Esprit*, d'actionner ou d'*obséder le sujet recouvert* de ce corps non conducteur ; et de l'*application* en un *nouveau traitement de la folie*. Cela vaut bien la peine d'y faire attention.

Ce corps conducteur est tout simplement la *soie*.

Et sans relater encore toutes les pièces de la question, voici en quels termes le journal américain « *Spiritual scientist* » en a le premier rendu compte.

« Que la soie mette opposition à l'action fluidique qu'exerce

l'Esprit qui veut produire une manifestation quelconque : c'est là un fait d'observation, déjà connu de plusieurs praticiens spirites.

Mais il était réservé au docteur Eugène Crowell, de New-York, d'étendre et d'utiliser la découverte.

Dans son rapport, le docteur relate diverses observations à la suite desquelles il a été conduit à établir qu'en appliquant un ou plusieurs morceaux de soie sur la tête ou sur le corps d'un médium, toute émission fluidique est complètement enrayée.

Cette découverte est très-importante.

Il nous est démontré, en effet, que maints habitants des maisons d'aliénés sont, tout simplement, les victimes d'une force invisible extérieure ; et le Spiritisme a également établi que, dans ces cas, la maladie est une *obsession* due à l'action d'Esprits aliénés ou malfaisants.

La conséquence, au point de vue de la curation de ce genre de maladie par l'application de cette propriété de la soie, indépendamment de l'action directe sur l'esprit obsesseur, découle immédiatement, et comme le dit le docteur Crowell :

« Il serait singulier que le Spiritisme, après avoir si longtemps et si patiemment subi les plus gratuites accusations de **POUSSER A LA FOLIE** donnât, au contraire, le moyen de rendre la raison à un grand nombre d'aliénés. »

Il n'y a pas, en effet, que les fous à lier à pouvoir profiter du nouveau mode de traitement résultant.

Combien de familles possèdent, dans leur propre sein, de pauvres monomanes, à idée fixe, et dont la guérison est ardemment désirée !

Cette découverte ouvre, en outre, de nouvelles voies à l'investigation humaine.

Si la soie a la propriété de neutraliser cette force magnétique ou action fluidique, il doit exister une autre substance qui l'augmente au contraire.

L'on sait déjà que les couleurs affectent cette force ; que les couleurs claires l'augmentent et les couleurs sombres la diminuent.

Le docteur Crowell a émis quelques idées à ce sujet, et il est peu probable que la question ne soit bientôt reprise et étudiée en divers points.

Nous-même, peu après en avoir reçu la première connaissance, nous avons fait deux expériences dont les résultats ont corroboré ceux obtenus par le docteur.

Après avoir recouvert de soie la tête d'un de nos médiums, nous avons observé que l'Esprit tardait plus que d'ordinaire à se manifester, et nous avons même obtenu la communication « qu'il était

obligé de procéder différemment, de commencer par les pieds. »

La seconde fois, après avoir recouvert de soie le médium tout entier, l'Esprit n'essaya même pas d'agir, « craignant de compromettre les rapports qui existaient entre lui et le sujet. »

On voit que l'expérimentation est simple; et quels profits, pour ceux qui souffrent, l'on en peut tirer.

L'efficacité de la soie semble être en raison du pouvoir médianimique présenté, c'est-à-dire que, chez un puissant médium, l'influence négative est moins considérable, et inversement. Ce qui s'expliquerait, naturellement, en attribuant à l'action de la soie un pouvoir constant, et sans doute déterminable. »

Le « Spiritual scientist, » premier détenteur de cette utile découverte, n'a pas voulu garder la lumière sous le boisseau, et l'a communiquée à plusieurs directeurs de maisons d'aliénés, ainsi qu'à de nombreux journaux, aux États-Unis.

Nous reviendrons, nous aussi, sur cette intéressante question.

#### RAPPORT DU DOCTEUR EUGÈNE CROWELL

##### SUR L'APPLICATION DE LA SOIE AU TRAITEMENT DE LA FOLIE.

Voici la narration de deux expériences faites par moi, et d'une troisième faite à ma suggestion.

Le docteur Kenney de New York s'étant trouvé, devant moi, très-fatigué d'avoir traité médianimiquement une dame, en attribua la cause à la robe de soie que portait sa malade, et la pria d'en passer une d'étoffe différente; comme je lui demandai le motif de cette mesure, il me dit qu'il avait trouvé que le fluide magnétique ne pouvait pénétrer au travers d'un tissu de soie.

Ayant réfléchi là-dessus, je lui demandai, deux mois après, de me permettre d'essayer l'expérience de couvrir de soie la tête d'un médium, avant que de le mettre en communication avec l'esprit, et de voir si cela mettrait opposition au développement de sa faculté. Le docteur Kenney accéda à ma demande, et à sa visite suivante, j'avais deux foulards de soie noire dont je lui enveloppai en double la tête et le cou. Il était entendu que l'évocation d'Old John, l'esprit familier du docteur, serait faite sitôt après, et, montre en main, j'invitai le docteur Kenney à décrire ses impressions.

Au bout de deux minutes il n'avait encore ressenti aucune influence. La minute d'après, il se plaignit de sensations douloureuses dans la région lombaire, des deux côtés, s'étendant en avant; un léger étourdissement s'ensuivit; et juste à la cinquième minute, Old John réussit enfin à se communiquer, et à nous dire que ce n'avait pas été sans peine que ses efforts appliqués comme à l'or-

dinaire avaient échoué parce que son fluide ne pouvait pénétrer la soie, qu'il n'avait pu réussir qu'en procédant inversement, c'est-à-dire en actionnant le corps d'abord, et la tête par le canal du corps. Il ajouta que s'il n'avait été prévenu et préparé, par suite, à cette expérience, il aurait été plus qu'embarrassé, qu'il n'eût pu réussir; et qu'il ne doutait pas, dans la plupart des cas d'obsessions du fait d'un esprit, qu'on pût s'en préserver en couvrant de soie, dès les premiers symptômes, la tête du sujet, et même en faire cesser les accès au plus fort des crises.

Old John et son compagnon Big Beau, — un autre familier du docteur, — s'étaient fort intéressés à cette expérience et à ses conséquences. Quelques jours avant, précisément, le docteur Kenney avait été appelé auprès d'une jeune lady qui, depuis un an, était journellement sujette à des sortes d'accès de folie. Pendant ces accès, cette dame se prenait soudainement à parler dans un langage tout à fait insolite, c'est-à-dire très-grossier, et quelquefois même très-outrageant. Dans ces moments aussi, elle nécessitait une grande force pour la retenir, et on l'avait prise — elle si douce d'ordinaire — menaçant alors d'attenter à sa vie ou à celle des personnes qui l'approchaient. Old John avait vite discerné la cause de cette maladie. La jeune lady était en proie aux obsessions de trois ou quatre esprits encore dérégés. C'était précisément le cas que je désirais rencontrer pour connaître pleinement la protection exercée par la soie contre l'action des esprits obsesseurs.

Le docteur Kenney avait promis de seconder mes desseins; mais je fus très-désappointé lorsque, peu à près, il m'apprit que la famille de la malade désirait se garder de toute publicité. Je ne pus dès lors que prier Old John d'inspirer l'idée même du traitement par la soie, et noter les résultats obtenus.

Trois jours après, le docteur Kenney eut de nouveau l'occasion de me voir, et il me dit que les suggestions d'Old John ayant été suivies, la famille de la jeune dame avait été aussi surprise que charmée de voir toute attaque de folie cessée; que le plus remarquable, c'est qu'une heure après que sa tête eut été recouverte de soie, la malade était devenue calme, raisonnable, et avait déclaré que c'était la première fois, depuis six mois, qu'elle se sentait réellement vivre, tant, jusqu'alors, elle avait dû douter, même à ses meilleurs moments, si les objets ou les scènes qu'elle avait devant les yeux étaient réels ou imaginaires. La semaine suivante, je fus également tenu au courant de la maladie. Le quatrième jour après l'inauguration du traitement, la malade se sentant très-bien, avait ôté son tissu de soie, mais une heure après les symptômes connus

reparaissaient, et il fallait encore recourir à la soie pour les faire disparaître de nouveau.

Deux jours après, la soie ayant été relevée sur l'un des côtés de la tête, quelques-uns, au moins, des dits symptômes étaient revenus encore, et, comme plus haut, n'avaient cédé qu'après que la soie eût été réajustée.

Voici enfin deux mois que le traitement est appliqué à la jeune lady. D'après le docteur Kenney que je vois souvent, tout accès a disparu depuis le douzième jour, la santé physique et morale est excellente, et il y a plus d'un mois que la soie n'est plus employée. Avant le traitement, au contraire, il ne se passait pas de journée sans qu'un violent accès n'eût lieu, et quelquefois même plusieurs crises se produisaient à peu d'intervalle. Ni la jeune dame, ni aucun des siens n'étaient ou ne sont spirites.

J'ai maintenant à rapporter une autre expérience dont le résultat établit indubitablement, selon moi, la propriété qu'a la soie tissée d'intercepter la force magnétique développée par les esprits désincarnés qui veulent influencer les organes ou les sens des médiums.

Le docteur Kenney et son familier m'avaient autorisé à procéder dans ma propre maison. Je recouvris le docteur, non encore influencé, d'une longue robe de soie — appartenant à ma femme — qui l'entourait tout entier, et couvrait aussi sa tête comme l'on avait fait naguère avec les foulards. Je notai alors l'heure à ma montre, et à haute voix j'invitai Old John à se manifester, ce que d'ordinaire il fait dans la minute même. J'ai dit en commençant, que lors de l'expérience des deux foulards sur la tête, c'est à la troisième minute seulement que le docteur avait commencé à ressentir l'action de l'esprit; cette fois, au bout du même temps, il n'avait rien perçu encore. Quatre, cinq, dix minutes s'écoulèrent, et rien n'annonçait qu'Old John ait pu agir. Comme le docteur avait d'autres occupations qui ne lui permettaient pas de s'attarder davantage, j'enlevai l'enveloppe de soie, et trente secondes après, il était influencé par Old John, lequel m'apprenait que la soie avait rendu inutiles tous ses efforts, même secondés par ceux de Big Beau, pour s'emparer du médium, et qu'il pensait qu'aucun esprit ne pourrait parvenir à obséder une personne ainsi garantie. Old John ajouta que, dans son opinion, il n'était pas nécessaire d'envelopper le bas du corps; que l'action de la soie leur avait plutôt paru répulsive que neutre; et qu'ils s'étaient presque épuisés fluidiquement en essayant de la surmonter.

Je n'ai pas le temps, en ce moment, de poursuivre ces expériences si intéressantes, mais j'espère pouvoir les reprendre bientôt; et

comme de plus, parmi nos nombreuses maisons d'aliénés, il doit bien s'en trouver quelque une dirigée médicalement par un *Spirite*, ou par des médecins assez éclairés pour penser que je ne dois pas m'arrêter en chemin, je sollicite leur concours. Dans le champ si borné encore que j'ai parcouru, j'ai obtenu de si remarquables et si encourageants résultats, que je n'hésite pas à recommander d'autres expériences dans la même voie.

La soie peut être appliquée en simple ou en double, de tissu ou d'épaisseur quelconques, de couleur et de dispositions diverses aussi. La soie neuve me paraît préférable à la soie usée ; et bien que je sois également porté à préférer la couleur noire, la bleue ou la violette serait peut être meilleure.

Dans les cas ordinaires, il semble bon de tenir l'étoffe de soie appliquée pendant une semaine au moins, sans discontinuité, de ne l'ôter ensuite qu'à condition de l'avoir à proximité, pour la réappliquer au moindre symptôme de rechute ; et mieux encore de porter simplement, après la première semaine, une coiffure en soie.

Je recommanderai, pour le traitement de la première période, de bien entourer la tête et le cou, en laissant toutefois les ouvertures requises pour la bouche et les yeux. Une chemise de soie, portée sous les vêtements, produirait vraisemblablement les mêmes effets que la longue robe dont j'ai parlé plus haut.

Dans les cas de folie occasionnée par une simple lésion cérébrale, le traitement par la soie n'est naturellement pas indiqué et ne peut produire aucun résultat. Il en dérive un moyen de discerner la cause d'un cas de folie présenté, c'est-à-dire de savoir si cette cause est pathologique ou médianimique.

Qu'un très grand nombre des hôtes de nos maisons d'aliénés soit victimes de l'obsession d'esprits dérégés ou dégradés, c'est un fait indéniable pour tout spirite éclairé, et il est très probable qu'en employant le mode de traitement que je viens d'esquisser, non-seulement l'exacte proportion des folies classées suivant les causes énoncées plus haut sera donnée, mais que de nombreux infortunés — jusqu'ici incurables par les procédés de thérapeutique actuelle, — seront rendus à eux-mêmes et à la société. Il serait vraiment singulier — pour le monde, s'entend — que le spiritisme, après avoir si longtemps et si gratuitement subi l'accusation de pousser à la folie, donnât, au contraire, le moyen de rendre la raison à un grand nombre d'aliénés...

(*Spiritual scientist.*)

EUGÈNE CROWELL, docteur-médecin.

Brooklyn, New-York, 13 mars 1876.

Traduit par D. A. C.

CORRESPONDANCE ET VARIÉTÉS.

**Erreurs des matérialistes et des théologiens  
sur l'âme, tant des bêtes que de l'homme.**

(Médium, M. F. R. P.) — Traduit des *Annali dello Spiritismo*, n° d'avril 1876.

On ne prononça jamais une erreur plus grave que quand on dit : être la pensée un simple effet de l'organisme visible ; de telle sorte qu'à la destruction, ou, pour mieux dire, à la décomposition de cet organisme, la pensée elle-même fut annulée, la source en étant tarie. A cette erreur, répondent surabondamment la conscience de l'humanité ; la pensée indépendante des vicissitudes de l'organisme, et la supériorité des conceptions idéales de l'esprit sur les fantômes que lui fournissent les organes des sens. Et si d'autres preuves étaient nécessaires, les expériences magnétiques les fourniraient. Par ces expériences, on voit que l'intelligence du magnétisé est beaucoup plus limpide et beaucoup plus vive dans le complet assoupissement du corps ; qu'elle reçoit toute espèce de sensations pendant que les sens sont engourdis, et erre même loin de son propre organisme visible, tout en faisant connaître, par son moyen, les lieux qu'elle parcourt. Si les études magnétiques sont honnêtement et loyalement cultivées, le matérialisme, comme on l'entend aujourd'hui, sera bientôt vaincu et réduit au silence.

Mais il faut dire que cet absurde système est une conséquence naturelle de l'erreur des métaphysiciens et des théologiens qui, afin de mieux assurer à leur façon, l'immortalité de l'âme, réduisirent celle-ci à n'être qu'un pur point mathématique, sans aucune espèce de dimension, pensant qu'elle ne pouvait être immortelle, si elle avait la plus petite étendue, si elle n'était pas une pure et simple idée. A cette erreur qui rendait non-seulement inexplicable mais absurde l'influence de l'esprit sur le corps et du corps sur l'âme, ou leur mutuel commerce, il s'en ajouta une autre qui consistait en ce que, quoiqu'on donnât le nom d'animaux aux bêtes et qu'on leur accordât quelque chose que l'on appelait âme, pourtant on leur attribuait une âme d'une nature particulière, qui pût expliquer les faits de l'intelligence animale et qui ne fût pas, comme l'âme humaine, immortelle. Or, si, d'après leurs théories, une âme ne pouvait être immortelle sans être absolument inétendue, c'est-à-dire, dans leur langage, spirituelle, et si les bêtes, avec leur âme matérielle, donnaient pourtant des preuves d'intelligence et même de jugement, quoique imparfait, il était raisonnable que les matéria-

listes en vinssent à dire : *Si cette âme des bêtes, qui est matérielle et mortelle, comme vous le dites, comprend néanmoins et juge, pourquoi celle de l'homme ne pourrait-elle pas être, elle aussi, matérielle et mortelle? Et si l'homme, en jugement et en intelligence, surpasse les bêtes, cela ne peut-il pas dépendre d'une plus grande perfection de son organisme? La distinction de deux espèces d'âmes, spirituelle et matérielle, ne peut être une assertion gratuite, quand leurs opérations diffèrent par le degré et la perfection et non par la nature? Décidez-vous : ou l'une et l'autre immortelles, ou mortelles toutes les deux.* — Mais les métaphysiciens et les théologiens, qui n'auraient su quelle destinée assigner à l'âme des bêtes, s'obstinèrent à maintenir la séparation arbitraire et détruisirent ainsi eux-mêmes l'immortalité de l'âme humaine.

Aux erreurs de vos pauvres esprits vint en aide la Divine Bonté, et, après avoir fait disparaître les barrières entre l'ordre supérieur et l'ordre inférieur des créatures animées, elle vous fit enseigner par les bons Esprits que l'âme des bêtes et l'âme de l'homme ont une même origine ; que, de sa première entrée dans la vie animale jusqu'au plus haut degré des Esprits élus, l'âme progresse continuellement en se dématérialisant et en se spiritualisant toujours plus, et qu'il n'existe rien d'absolument inétendu ; mais toutefois, comme aucun atome de la matière inintelligente ne peut se détruire et seulement se transformer, de même l'atome fondamental de l'âme est indestructible et immortel, et, avec la force inhérente à sa perfection relative plus grande, tient indissolublement unis à lui tous les autres atomes qui, lui étant subordonnés, l'accompagnent, coopèrent avec lui et développent en le suivant leurs ineffables propriétés.

*Tumma.*

— Nous nous permettrons de faire, au sujet de cette excellente dictée médianimique, quelques courtes observations que nous serions heureux de pouvoir soumettre à l'appréciation de l'Esprit Tumma.

Il est pour nous hors de doute que l'âme des bêtes et celle de l'homme sont de même nature, et que les métaphysiciens et les théologiens, qui ont fait la première matérielle et, par conséquent, périssable, ont fourni aux matérialistes l'argument le plus redoutable contre l'immatérialité et l'immortalité de la seconde.

Mais, à notre avis, ce n'est pas en faisant l'âme inétendue que ces métaphysiciens et ces théologiens ont rendu inexplicables, absurdes ses rapports avec le corps ; c'est en lui attribuant une nature différente. Comment comprendre, en effet, que deux êtres de nature absolument différente puissent agir l'un sur l'autre?



Seulement, il n'y a pas, il ne peut pas y avoir d'êtres de nature absolument différente. Est-ce que, par exemple, la matière composée, divisible, n'est pas formée d'éléments nécessairement simples, indivisibles, et, par conséquent, immatériels, qu'on les appelle atomes ou monades? Et puisqu'ils sont immatériels, ne sont-ils pas de même nature que l'âme et ne peuvent-ils pas agir sur elle et recevoir son action?

Que les atomes soient inétendus, cela nous paraît évident; car s'ils étaient étendus, ils seraient divisibles: ils seraient de la matière et non l'élément de la matière, des composés et non des composants.

Nous ne comprenons pas à la vérité un être inétendu; mais nous ne comprenons pas davantage un être éternel, et pourtant la raison nous l'impose invinciblement. Si nous n'admettions que ce que nous comprenons, nous n'admettrions pas précisément ce qui est le plus important, l'absolu, le nécessaire, la substance, ce sans quoi rien n'existerait. Infirmité de notre esprit! Nous ne comprenons pas ce qui ne peut pas ne pas être, la substance, tandis que nous comprenons ou croyons comprendre ses manifestations, qui ne sont après tout qu'un néant!

L'Être contient très-certainement en puissance l'étendue, comme il contient tout; mais il n'est pas lui-même étendu. Vous figurez-vous Dieu mesuré au mètre ou à la toise! Cela ne veut pas dire pourtant que l'Être soit un point mathématique, car un point mathématique n'est rien, tandis que l'Être est tout: cela veut dire seulement que l'Être absolu, le simple est incompréhensible.

Il est vrai qu'on pourra contester qu'il ne puisse pas y avoir d'êtres de nature absolument différente et dire que, quoique simple, l'élément des corps n'est pas le même que la substance spirituelle. A cela, nous répondrons qu'il n'est pas possible d'être, dans le sens absolu du mot, sans avoir la plénitude de l'être, ni plus ni moins. Peut-on être moins un tiers, moins un quart, ou bien plus un tiers, plus un quart? Evidemment non: on est tout à fait ou on n'est pas du tout. L'idée d'être ne souffre ni augmentation, ni diminution; elle est inextensible et irréductible. Les combinaisons sont changeantes, mais l'être est toujours et partout le même. Donc il ne peut y avoir entre deux substances simples, entre deux êtres simples, entre l'âme et l'atome qu'une différence d'état et non de nature. L'équation Être = Être est d'une rigueur incontestable.

L'atome, pour nous, est la mort de l'être, dont l'esprit est la résurrection.

V. Tournier.

---

### L'Ermite du Michigan, ou combat de deux Esprits.

Traduit du *Banner of light*.

---

Bien étrange, l'histoire de Jack Strand, le solitaire ermite du Wall Lack, comté de Barry (Michigan), et dont l'aventure est si singulière qu'elle mérite d'être rapportée.

Strand, plus connu sous le nom du « Vieux Marin », est convaincu que son esprit a quitté son propre corps, et se trouve actuellement introduit dans le corps d'un autre individu.

D'après son dire, Strand est né en 1825, dans le Massachusset. L'endroit de sa naissance, non plus que son vrai nom, n'ont jamais été divulgués.

Il alla à l'école jusqu'à 15 ans, après quoi, embrassant le métier de son père et de son frère aîné, il s'embarqua comme mousse à bord d'un navire de commerce.

Après quatre ans de navigation, il revint chez lui, et se maria avec la fille d'un marin, charmante fillette dont il avait été le compagnon d'enfance.

Il s'était en même temps adonné à la pêche, mais au bout de cinq années, il reprit ses voyages au long cours.

C'est dans le dernier de ces voyages qu'il reçut, sur les côtés de Cornouailles, un formidable coup de vent, pendant lequel son navire périt corps et biens.

Strand raconte que, dès son enfance, il était doué de la singulière faculté d'entrer, parfois, dans un état magnétique particulier, à la faveur duquel son esprit se dégageait de son corps, vaguait dans l'espace, et pouvait percevoir ce qui se passait dans les endroits les plus éloignés.

Souvent, en cet état, il avait vu son propre corps qui lui avait paru comme plongé dans un profond sommeil.

Mais dès qu'une personne voulait le déranger ou simplement l'approcher, son esprit reprenait instantanément sa place, à quelque distance qu'il se trouvât : l'espace ou la distance ne semblant rien pour lui, et étant franchis avec la rapidité de l'éclair.

Généralement c'était pendant ses instants de repos, sur le pont, tandis qu'il songeait, ou dans son hamac, que le phénomène se produisait ; et souvent, dans ces conditions, il avait visité les lieux témoins de son enfance, son propre foyer, et silencieusement, ainsi qu'inaperçu, approché les êtres qu'il chérissait le plus.

La nuit du naufrage, il se rappelle avoir entendu un horrible craquement, puis ce fut tout.

Son premier sentiment, lorsqu'il revint à lui, fut de constater que son esprit était hors de son corps ; que le sinistre remontait à quelques heures déjà, qu'il faisait nuit quand le navire avait sombré ; qu'en ce moment, le jour commençait à poindre.

Le désir de revenir à son corps s'empara soudain et énergiquement de son esprit : il se prit à rechercher son logis, mais en vain.

Pour la première fois, il ne parvenait plus à reprendre possession de son bien ; et cette situation nouvelle ne laissait pas de l'alarmer, lorsqu'il aperçut, sur le rivage, le corps d'un de ses compagnons comme lui naufragé, un passager, toutefois, que les flots venaient de déposer.

Ce gentleman n'était pas entièrement noyé, et tendait au contraire à reprendre ses sens : lorsque l'esprit de Strand imagina de s'emparer de son corps.

Un furieux combat s'engagea aussitôt pour la possession de l'objet convoité.

Chacun des lutteurs semblait deviner la pensée de l'autre.

Ce qui portait Strand à vouloir prolonger son existence corporelle, c'était son grand amour pour sa femme, ses enfants et son foyer ; tandis que l'étranger était actionné par la terreur qu'il éprouvait, lui athée, à la seule idée de passer du connu à l'inconnu ; et cette éventualité si imminente lui inspirait vraiment une force extraordinaire.

Une lutte, donc, entre deux esprits : quelle étrangeté !

Strand prétend qu'un tel combat est tout simplement innénarrable, et que l'imagination la plus fantastique ne saurait se le représenter.

Durant la lutte, le corps — objet du litige — était, paraît-il, horrible à voir. Les yeux sortant de leurs orbites, la langue pendante et couverte d'écume, les traits décomposés, le corps lui-même se tordant sur le rivage, comme en proie à d'horribles convulsions... tel était le spectacle offert.

L'esprit de Strand l'emporta enfin, s'empara du corps et en chassa son adversaire.

Au moment où la victoire cessa d'être indécise, l'esprit de l'athée poussa un long et lugubre cri.

Ce cri funèbre, dit Strand, n'a jamais, depuis cet instant, quitté sa mémoire ; et rien ne saurait égaler la froide terreur qu'il lui inspira.

De tout l'équipage de son navire, Strand demeurait donc le seul survivant.

Dans les premiers temps qui suivirent l'événement, notre homme perçut bien toutes sortes de sensations qui ne lui étaient point familières ; mais il finit par s'habituer à son nouveau corps, et à n'y plus faire — pour ainsi dire — attention.

Recueilli par des habitants de la côte, Strand avait pu gagner Liverpool.

Delà, il s'embarqua pour Boston ; et arrivé dans son pays, c'est avec ivresse qu'il se dirigea vers l'endroit où se trouvaient sa femme et ses enfants.

A la porte de sa demeure, précisément, il aperçut ses deux gamins ; mais ceux-ci, croyant voir un étranger, lui tournèrent le dos.

Sa femme aussi, sa bien-aimée, le repoussa comme un imposteur.

Son extérieur était si changé, en effet, qu'il était impossible de le reconnaître.

Plein d'émotion, d'anxiété, d'effroi même, il voulut expliquer à sa jeune femme la cause d'un tel changement ; mais l'étrangeté d'un tel discours la confirma plus encore dans l'opinion qu'elle avait affaire à un pauvre fou échappé d'une maison d'aliénés, et elle allait appeler.... lorsque le cœur brisé, Strand quitta, de lui-même, des lieux naguères encore si hospitaliers et où il laissait, maintenant, ce qu'il avait de plus cher au monde !

Il regagna New Bedford, et s'embarqua sur un navire baleinier en partance.

C'est après de longs voyages que le corps épuisé par les fatigues... et la douleur, Strand se résigna enfin à terminer à terre, loin des siens toujours, sur les bords du Wall Hack, triste et solitaire, la malheureuse vie qu'il se maudit d'avoir reprise.

C'est là qu'il est encore, là que nous avons recueilli de sa bouche, ce singulier récit.

. . . . .

Tel est, en effet, le récit simplement inséré dans l'un des numéros du *Banner of Light* d'octobre dernier.

Comme cet estimable journal est éminemment sérieux, tout dévoué à la cause du spiritisme et intelligemment rédigé, nous ne doutons pas que cette correspondance — car le récit lui est adressé du Michigan — ne puisse représenter, en ses traits matériels du moins, les dehors d'un phénomène réel duquel il n'y a plus qu'à rectifier les traits psychiques, si l'on peut dire. Et comme le *Banner* ne donne pas de commentaires, nous dirons qu'il est parfaitement possible qu'après que son corps aura été noyé, l'esprit de Strand se soit emparé du corps d'un autre individu vivant, l'ait

entièrement subjugué, et conduit ensuite à faire ce qui a été relaté.

(Voir les caractères de la subjugation.)

Le cri proféré l'aura été par le vivant au moment de l'étreinte ; et que la prédominance d'un esprit étranger dans le corps de l'individu en question ait fait donner à la manifestation le nom de *folie*, c'est là sans doute, ce qui, en divers lieux, a pu arriver plus d'une fois...

L'on remarquera enfin le spectacle décrit de ce corps au moment où cette *subjugation extrême* se produit, pour le rapprocher de l'apparence d'une *attaque d'épilepsie*, de ce mal singulier, que la médecine ordinaire ne sait encore ni traiter ni même bien définir, que le commun appelle le *haut mal*, et les anciens le *mal sacré*. Il y aurait donc peut-être des inductions sérieuses à tirer de l'article en question, si — comme nous l'avons dit — inséré dans le plus sérieux organe du spiritisme aux Etats-Unis, sans commentaires, cet article est autre chose qu'une fantaisie. D. A. C.

---

#### CE QUE L'ON PEUT ENTENDRE SUR UNE TOMBE.

---

Dans l'endroit le plus solitaire et le plus ombragé d'un immense parc, s'élève le saule pleureur dont la chevelure vert-tendre semble s'épandre avec amour sur un étroit espace entouré de pervenches et couvert d'un riche tapis de gazon, brodé de pensées et de pâquerettes.

En écartant un peu les branches, on voit le marbre blanc où brille en lettres d'or un seul prénom, et, tout auprès, un lis qui penche sur la tombe sa fleur odorante et pure. Et nulle part les rayons du soleil levant ne glissent plus doucement, nulle part ils n'éveillent plus de suaves espérances que dans ce lieu, dernier asile terrestre d'un enfant.

Là, pourtant, vient pleurer la pauvre mère. Pour se faire un peu d'illusion, elle a disposé les pervenches en berceau, tout autour du gazon sous lequel dort son unique fils ; mais rien ne saurait tromper ses regrets, et le vide qu'a laissé dans son âme le départ du petit ange devient chaque jour plus sombre et plus navrant.

En visitant une demeure jusqu'alors si riante, la mort y a posé sur toutes choses son doigt pâle et glacé. Ainsi, pour la mère affligée, les occupations journalières sont un fardeau, l'existence une ruine permanente ; les joies, même celles de la famille, lui semblent des fleurs sans parfum. Cette vie qui, pour elle, reprend

son cours inexorable; ces indifférents s'étonnant presque de la voir si triste; cette nuée de menus devoirs qui l'arrachent à sa douleur sans l'en distraire, tout lui est odieux. Elle est mortellement atteinte, et chaque objet ravive son chagrin.

Cette chambre, ce berceau... et maintenant la pluie inonde *sa* tombe! Ici le jouet qui, le dernier jour, *le* fit encore sourire; là *son* petit bonnet... Les mères savent ce que ces bagatelles renferment de déchirements! Comment guérir ou seulement panser une plaie si profonde?

Pauvre femme! Elle a bien ouï dire, elle a bien lu quelque part que son petit enfant est au ciel; que, porté sur l'aile d'un ange, il a fui nos misères humaines jusqu'au pays des bienheureux, et mille autres choses encore; mais ces paroles ont glissé sur cette âme désolée; aussi n'éprouve-t-elle qu'un seul désir, un seul bonheur, bonheur poignant! c'est de rester près de la petite tombe verdoyante, de relever en arceaux les branches flexibles des pervenches, comme pour en abriter une tête chérie et de s'entretenir passionnément avec celui qui n'est plus. Mais à la pensée que jamais, non jamais, ces yeux maintenant fermés ne se rouvriront au soleil d'ici-bas, quelles larmes, quels sanglots!

Et pourtant là, rien ne parle de mort, au printemps surtout; ou si quelques vestiges en rappellent l'idée, un emblème de vie se trouve tout à côté. Les fleurs de l'année dernière ont disparu, sans doute, mais leurs graines ou leurs racines en produisent de nouvelles. Les nids délaissés se reconstruisent, les eaux prisonnières sous le manteau de l'hiver reprennent leur cours avec de joyeux murmures, tout semble dire que la destruction ne saurait triompher définitivement. Ce matin, les pelouses du parc et les grands arbres du bois sont ravissants de fraîcheur, de grâce et de majesté. Si abattue que soit la pauvre mère, elle ne peut se soustraire à l'influence de l'atmosphère rayonnante et parfumée qui l'enveloppe.

Elle songe, il est vrai, que son fils ne l'aspire plus: mais à travers ses larmes elle a levé les yeux au ciel, et du ciel descend sur elle une effluve d'espérance. D'un pas moins découragé, elle arrive à la paisible demeure. Paisible, vraiment! tout y fait silence. Un souffle imperceptible balance à peine les branches du saule; de brillants scarabées glissent presque inaperçus sous le gazon; si de temps à autre une fauvette jette au ciel bleu quelques notes harmonieuses, dès qu'elle se tait, le calme redevient tel. que le gazouillement du ruisseau ne couvre même pas le bourdonnement du moucheron qui butine sur le gazon de la petite tombe. Ce langage silencieux de la nature, mystérieusement perçu par la pauvre

mère, la ranime peu à peu et la rend attentive à de plus hauts enseignements.

Vois, semble-t-il dire, Dieu est grand ! juges-en par ses œuvres ! Cette terre même, planète inférieure parmi les habitations universelles, a conservé la divine empreinte de sa main. Il peut donc garder un temps ton enfant et te le rendre ensuite. Dieu est bon ! avec quelle sollicitude n'a-t-il pas pourvu aux besoins de toute chose créée ? — Ni la becquée ne manque au petit oiseau, ni le suc de la fleur au papillon, pas plus que la goutte de rosée au brin d'herbe ou le duvet protecteur aux premiers bourgeons.

Dieu oublierait-il ton enfant et toi-même ? Non, mais il possède l'éternité et t'a donné l'immortalité. Qu'est-ce que ta vie entière comparée à l'infini ? *Lui* en embrasse l'ensemble comme tu le feras un jour. Il sait qu'au temps marqué, tu lui rendras grâce de l'épreuve et de la délivrance. Ta vue est bornée, c'est pourquoi tu désespères ; mais attends et confie-toi. Viens souvent à moi, semble dire la grande Nature, je te parlerai de ton cher trésor, je dirigerai tes regards vers les sphères qu'il habite ; je te ferai discerner sa présence parmi les éléments occultes qui t'entourent et tu comprendras que même dans ce monde tu le possèdes encore.

Ces douces voix de la création réveillent des échos endormis dans le cœur endolori de la mère. Elle se souvient vaguement de les avoir autrefois entendus et se promet de ne plus les oublier. A genoux sous le saule, elle cesse d'appeler son fils par des cris douloureux ; elle essaye avec larmes de répéter du cœur cette parole suprême : « Ta volonté et non pas la mienne, » et ce simple désir l'a déjà rendue plus calme.

. . . . .

A l'heure paisible où, les bruits de la vie se taisant, la terre entonne l'hymne du soir, et, par le splendide clair de lune qui se tamise à travers les branches, la jeune femme se dirige encore vers le tertre funéraire ; elle s'assied, comme naguère, sur le banc rustique ; mais elle n'y vient plus se repaître de sa douleur. Elle vient écouter les harmonies de la nature, car elle les comprend maintenant.

La douce étoile du Berger, rayonnant sur la petite tombe, ne lui paraît plus une ironie ni les mélodies du rossignol une dérision. Le bruit du ruisseau ne lui répète plus : Mort ! néant ! désespoir ! Non, tout cela lui dit : Dieu, amour, revoir, immortalité ! Ses douloureux souvenirs sont recueillis en son cœur comme un parfum dans un vase précieux ; ils s'en épanchent sur sa vie en messagers de charité. De nouveaux devoirs lui sont dictés par des espérances

nouvelles. Déchirée encore, mais humble et résignée, elle accepte le sacrifice, elle en attend les fruits.

Dès lors, la mère en deuil tend la main aux déshérités d'ici-bas ; ceux-ci trouvent en elle des encouragements pour leurs espérances, des larmes pour leurs douleurs, des secours pour leurs misères, et telle est la puissance de ses pensées consolatrices que, gardant un tendre amour à l'enfant qu'elle a perdu, elle peut cependant sans effort sourire aux joies d'autrui. Certes, s'il est donné au petit ange de contempler ce cœur brisé mais grandi, amélioré par son départ, il doit être bien heureux !

C'est peut-être ce que murmurent maintenant à l'oreille de la jeune mère les longues branches du saule si doucement bercées par la brise du soir.

M<sup>me</sup> S. DUFAURE.

---

## DISSERTATIONS SPIRITES.

---

### Séances avec le docteur Slade.

(Traduit du *Spiritualist* de Londres, par Mlle HENEURY.)

Un roman psychologique fort intéressant, intitulé « *Voyage à travers les Siècles*, » qui vient d'être publié par MM. Chapman et Hall, contient un récit de deux séances avec le docteur Slade. L'auteur du livre affirme que le fait d'apparition dont il est question n'a été nullement de son invention, que cette apparition a été très-réellement vue de la façon décrite par lui, dans la maison du docteur Slade, 143<sup>e</sup> rue, New-York. Voici le compte-rendu de la première séance.

« Nous allâmes chez le docteur Slade, qui avait la réputation d'être un très-célèbre médium ; il nous parut en même temps un homme fort distingué et fort aimable.

Lorsque j'eus annoncé l'objet de ma visite au docteur, mon ami prit congé de nous, et j'entrai seul avec le médium dans la pièce consacrée aux séances.

J'étais décidé à guetter le moindre signe de tricherie de la part du pauvre médium ; donc je ne détachai pas les yeux de sa personne pendant toute la durée de la séance.

Pour commencer, il exigea que j'examinasse soigneusement la pièce où nous nous trouvions, un petit salon éclairé par les rayons brillants d'un soleil de midi. Nous nous assîmes devant une petite table placée au centre, dès que j'eus terminé mon inspection, et que je fus entièrement convaincu de l'impossibilité d'une supercherie quelconque. Il était placé d'un côté de la table, moi de l'autre,



mes pieds posés sur les siens, de sorte que le moindre mouvement de sa part me fût immédiatement révélé.

Dix minutes se passèrent sans aucun résultat : cependant il prétendait qu'il y avait des coups frappés, et que la table commençait à se mouvoir, mais il pensait que les Esprits n'avaient pas encore assez de pouvoir.

Bientôt je commençai aussi à entendre quelques coups très-faibles, qui, à mon avis, ressemblaient énormément au gazouillement des oiseaux.

Le docteur me fit observer que la force allait en augmentant, et s'adressant à la table, il demanda : « Les Esprits présents veulent-ils se communiquer ? » Trois coups extrêmement forts se firent entendre alors, et justement sous ma main ; je suis persuadé que lui n'aurait pas pu les avoir produits. Après un moment, il demanda de nouveau : « Les Esprits veulent-ils écrire ? » Encore trois coups en manière de réponse. « Cela veut dire *oui*, » me dit-il : il est convenu entre nous que l'on doit frapper un coup pour dire *non*, deux coups lorsqu'il y a doute, et trois coups pour signifier *oui*. La table se souleva et donna trois coups plus accentués que les précédents, comme si elle voulait accorder son approbation à ce qu'il venait de dire.

« Etes-vous bien sûr que tout ceci ne vienne pas de vous même, » lui dis-je alors, car j'étais étonné au-delà de toute expression. Je ne me rappelle pas trop sa réponse, mais je me sentis aussitôt rassuré en le voyant à la fois si doux, si calme et si ferme, et je cessai à partir de ce moment, de douter de la réalité des manifestations.

Après quelques instants il prit une ardoise qui se trouvait sur la table et me la présenta, en me priant de la laver soigneusement des deux côtés avec une éponge qu'il me tendit, et puis il cassa entre ses dents un mince bout de crayon qu'il plaça sous l'ardoise. Ce morceau de crayon était fort petit, mais il était nécessaire qu'il en fût ainsi pour pouvoir facilement écrire entre la table et l'ardoise, très-légèrement élevée par son cadre en bois. Quand tout fut placé, je posai ma main sur l'ardoise : les deux mains du médium se trouvaient sur la table, à quelque distance de moi. Bientôt je pus entendre et sentir les vibrations causées par le petit fragment de crayon qui se mouvait sous l'ardoise comme s'il écrivait. Lorsque ce mouvement eût cessé, je retirai l'ardoise, et à ma grande surprise, je vis, distinctement écrit en blanc sur sa surface noirâtre, les mots : « *Concepcion, Vargas.* »

Je ne pus retenir un cri d'étonnement ; là, devant les yeux, j'avais le doux nom que ma femme avait porté ! Qui l'avait écrit ? Lui (le médium) n'avait pas bougé, et comment, du reste, aurait-il pu

savoir son nom ? Il ne connaissait pas le mien non plus, car j'avais eu soin de ne pas lui dire qui j'étais ; mais en supposant même que je l'eusse dit, il ne saurait toujours connaître le nom de ma femme.

Je n'en pouvais croire mes yeux, et cependant je l'avais là devant moi, ce nom chéri ; je le tenais entre mes mains tremblantes, craignant à tout moment, je l'avoue, de le voir disparaître comme il était venu.

Le docteur Slade me retira enfin l'ardoise, et de nouveau il fallut la laver avec l'éponge mouillée jusqu'à ce que toute trace des mots fût disparue. Après quoi, il la replaça sur la table comme auparavant, avec le crayon au-dessous. « Connaissez-vous cet Esprit ? » me demanda-t-il.

Comme j'étais résolu à ne lui donner aucun indice, je répondis nonchalamment : « Je crois que oui... Ce doit être une dame espagnole que j'ai rencontrée autrefois à Séville. »

Après cela, nous restâmes tous les deux silencieux ; lui gardait toujours la même place, et moi, je posai de nouveau la main sur l'ardoise, pendant que le bout de crayon continuait à courir en-dessous. J'étais très-impatient de savoir ce qu'il y avait d'écrit, mais je n'osais pas regarder encore. Enfin, après dix minutes d'attente, la table frappa trois coups : « C'est le signal, » fit le docteur, « les Esprits ont terminé. »

Je retournai l'ardoise, et la trouvai entièrement couverte d'écriture. Le docteur Slade y jeta un coup d'œil, et dit aussitôt qu'il ne saurait la lire : « C'est dans une langue étrangère, » ajouta-t-il, « en italien, je crois. »

Je l'examinai à mon tour : c'était en espagnol, la langue harmonieuse que ma femme avait coutume de parler. L'émotion et l'étonnement que je ressentais peuvent être plus facilement imaginés que décrits.

J'essaierai de traduire cette communication de mon mieux ; c'est la première que j'aie jamais reçue de mon angélique épouse ; je crains toutefois, qu'en étant rendue en anglais, elle ne perde beaucoup de son charme, de sa poésie.

« Mon cher mari, mon bien-aimé Walter, peux-tu pleurer ainsi parce que celle que tu as tant aimée est entrée dans un sphère plus élevée ? Oh, Walter, comment peux-tu être aussi triste lorsque moi je suis si heureuse, toi qui as été le premier à m'enseigner de ne pas craindre la mort. La mort ! que serait-ce donc la vie sans la mort ? Un ver qui ne deviendrait jamais papillon ! un songe de bonheur qui ne serait jamais réalisé !

« Tu envisages la mort sous son aspect le plus sombre, tu ne vois que la fleur qui se fane prématurément, tu crois qu'elle a dis-

paru, et tu ne t'aperçois pas qu'elle est allée s'épanouir sous un ciel plus splendide. Oh ! Walter, essaie de porter tes regards au delà du tombeau, tu verras que la mort n'a rien de triste, rien de désolant ; malgré toute ta philosophie, tu entretiens encore des doutes quant à l'existence qui t'attend de ce côté-ci du tombeau.

« Aveuglé par tes larmes, tu as cru que la chaîne magnétique qui nous liait a été brisée, mais il n'en est pas ainsi, cher époux ; façonnée par des mains divines, elle n'est point rompue, pas un chaînon ne s'est détaché ; ce lien rattachera éternellement mon âme à la tienne.

Tâche plutôt d'apercevoir le nouvel anneau que l'on y a ajouté, l'attache qui unit ton monde au nôtre, le lien qui t'attire vers Dieu, qui élèvera ton cœur et ton âme vers des sphères plus épurées.

« Voudrais-tu changer les desseins de Dieu ? J'ai quitté la terre lorsque le moment était venu de partir, je l'ai quittée en donnant naissance à notre enfant, à l'enfant que tu as négligé, que tu as délaissé ! Oh Walter ! je n'aurais jamais pu croire cela de toi ! Et tu dis encore que tu m'aimes ! Ah ! ne détourne pas tes yeux de notre enfant ; vois plutôt en lui le lien sacré d'une épouse que tu crois maintenant seule et éloignée. Tu ne me vois plus, il est vrai, mais je suis toujours là, toujours à tes côtés, et j'y resterai, et je veillerai constamment sur toi jusqu'au jour où ton âme viendra me rejoindre.

« N'as-tu jamais senti un léger attouchement passer sur ta joue, un doux frôlement courir dans tes cheveux, un souffle aérien glisser sur ton front ? C'était moi, mon ami, qui me suis rapprochée de toi, moi qui m'éloigne rarement. Au milieu de l'Océan, au sommet des montagnes Blanches, dans les prairies du désert, à la cataracte du Niagara, j'ai été avec toi. Fussé-je encore sur la terre, je ne pourrais te suivre plus fidèlement ; et tu te plains cependant ! !

« Oh ! crois-moi, Walter, dans la mort il n'y a pas de tristesse, mais plutôt du bonheur, de la joie.

« Pense à moi souvent, avec affection et tendresse, et non avec des larmes dans les yeux et de l'amertume dans le cœur. Pense à notre amour terrestre d'autrefois, à cet amour qui sera plus tard épuré et divinisé. Pense à nos promenades, à notre voyage en Ecosse, lorsque j'étais le disciple et toi le maître ; là, où pour la première fois tu as fait briller à mes yeux la lumière de la vérité qui aujourd'hui envahit tout mon être. Pense à tout ceci, Walter. La pensée est le lien qui unit les âmes. »

Lorsque j'eus fini la lecture de cette communication, j'avais les yeux pleins de larmes. Était-ce possible que ce fût Conchita, ma femme, qui avait écrit cela sur l'ardoise ? Le docteur Slade ne l'a-

vait pas touchée depuis le moment où elle fut déposée sur la table, après avoir été soigneusement lavée et essuyée par moi-même ; en outre, il ne connaissait pas l'espagnol, et dans tous les cas, il n'aurait pu connaître mon nom de baptême, ni celui de ma femme. Qui donc avait écrit cette communication ?

Je ne pouvais douter du témoignage de mes propres sens, et cependant, la chose me parut trop merveilleuse pour être vraisemblable. Je pouvais difficilement m'amener à croire que ce fut ma *Conchita*, ma bien-aimée et tant regrettée femme, qui était ainsi venue vers moi, et par l'entremise d'un étranger, d'un médium de profession, dans un pays lointain, au-delà des mers, pour me consoler, pour sécher mes larmes. Après tout, pourquoi le docteur Slade ne saurait-il pas l'espagnol ? Il y en avait d'autres que *Conchita* qui pouvaient écrire dans ce langage ; donc, rien n'était prouvé pour moi. En outre, le style de cette communication ne ressemblait nullement à sa façon habituelle de s'exprimer lorsqu'elle habitait la terre ; mais il fallait également prendre en considération qu'elle n'était plus un être matériel comme autrefois. Et comment aussi le médium aurait-il pu écrire sur le côté de l'ardoise qui se trouvait plaqué contre la table, et lorsque ses deux mains se reposaient immobiles devant mes yeux ?

Une chose me frappa surtout dans cette longue communication, c'était le souvenir affectueux donné à notre enfant ; l'on était évidemment mécontent de ma conduite envers lui ; qui, sinon la mère, se serait laissé attendrir sur le sort de ce pauvre petit être ? Je roulais toutes ces choses dans ma pensée pendant que je restais là, immobile, ne pouvant détacher mes yeux de cet écrit, et sentant pour la première fois que j'avais peut-être un grand tort d'abandonner mon enfant, son enfant aux soins des domestiques, des mercenaires.

Le docteur vit combien j'étais bouleversé par la vue de cette écriture (*écriture directe* comme il l'appelait), et il me dit que j'étais médium moi-même, que dans quelques mois de là je n'aurais plus besoin de son assistance ni de celle d'aucun autre intermédiaire, mais que je pourrais recevoir directement des communications de l'autre monde.

(FIN DE LA 1<sup>re</sup> SÉANCE.)

(A suivre.)

---

## Communications.

---

Nous publierons désormais, dans chaque numéro de la Revue, quelques communications inédites extraites des travaux posthumes d'Allan Kardec. Ces écrits, dont le maître se réservait la publication, feront connaître la manière toute particulière qu'il avait pour interroger les Esprits empressés de venir à son appel.

Nous verrons, dans ces communications, une preuve de sympathie que les Esprits supérieurs avaient pour Allan Kardec, et nous pourrions conclure qu'il avait bien la mission de fonder la doctrine spirite, que rien ne peut ébranler parce qu'elle repose sur des vérités éternelles.

Avant d'appeler ses amis de l'espace, il couvrait de notes son carnet pour en former un questionnaire, et il n'évoquait jamais sans avoir un but utile et un enseignement à recueillir. Faisons tous comme le Maître; éloignons la curiosité de nos évocations, cherchons, demandons et surtout n'espérons pas qu'on nous donnera sans travail; nous obtiendrons ainsi de nouvelles instructions, et il est bien certain que des choses inconnues nous seront encore révélées.

### Le Révérend père X...

Médium, mademoiselle S... — Mars 1861, Paris.

---

Evocation. — R. Je suis là; que désirez-vous? que puis-je faire pour votre bien?

D. Etes-vous encore dans l'état d'anxiété et d'incertitude où vous étiez quand vous avez été évoqué?

R. Je le suis encore, mais Dieu m'éclairera, et bientôt la raison se fera jour. Mon âme n'est point endurcie, et mes pensées s'améliorent. Je crois, j'espère en la bonté infinie de Dieu qui m'éclaire, qui m'abonde de toutes parts, et je puis vous assurer que la bonté, l'indulgence du créateur des mondes sont sans bornes pour la faible créature qui l'honore dans son humilité, dans son humble croyance.

D. Quelle est votre pensée actuelle sur le spiritisme?

R. Les pensées du catholicisme sont consolantes; celles du spiritisme sont vraies; elles triompheront des obstacles qui en font un objet de raillerie.

Je vous ai dit que j'étais dans le trouble; laissez-moi et ne m'évoquez plus. Je suis troublé et je pourrais vous induire en erreur, ce qui serait pour mon âme repentante un sujet d'effroi et de douleur.

D. Encore quelques questions, je vous prie.

R. Tout à vous de tout cœur.

D. Pouvons-nous vous être utile?

R. Oui, vous pouvez m'être utiles en priant Dieu pour moi, et vous me ferez du bien.

D. Nous vous le promettons.

R. Merci de tout mon cœur; merci; une pensée charitable est pour moi d'un grand prix.

D. Vous dites de ne plus vous évoquer; cela vous chagrine; nous aurions tant aimé à nous entretenir avec vous.

R. Quand je le pourrai, je viendrai, et je vous consolerais; telle était ma mission sur la terre, telle elle sera encore, si Dieu permet que je me réincarne.

D. Pensez-vous l'être prochainement?

R. Oui, promptement, et pour revêtir l'apôtre du Spiritisme.

D. D'après ce que vous avez répondu, on dirait que, de votre vivant, vous n'étiez pas parfaitement convaincu de tout ce qu'enseigne l'Eglise?

R. J'étais convaincu, mais je doutais que je pusse convaincre, parce que mes sermons n'étaient que le fruit de mon orgueil, et que je voulais fixer l'attention de mon auditoire au lieu de l'éclairer des lumières de l'Esprit de vérité, Esprit que vous avez aujourd'hui, et que possède avec tant de modestie votre apôtre de l'Evangile actuel, M. Allan Kardec, votre ami.

D. Il est donc choisi pour faire connaître la doctrine spirite?

R. Il mérite de l'être; il est bon, il est consolant, il est humble. L'humilité, c'est la pierre de l'édifice. Est-ce tout, mes amis? Je dis mes amis; ici je suis compris.

D. Nous ne voulons pas user de votre complaisance, et nous ferons pour vous ce que vous désirez.

R. Je vous remercie. Gloire à Dieu!

---

### AVIS IMPORTANT

L'administration de la Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan-Kardec remercie sincèrement ses frères en croyance, pour la sollicitude qu'ils veulent bien lui témoigner; mais elle croit de sa dignité de protester contre les bruits répandus, qu'elle serait embarrassée et gênée dans ses affaires. Aussi, l'Administration prie instamment le spirite dévoué et plein de bonnes intentions, sans doute, de cesser toutes démarches à cet effet, démarches dont il prenait la responsabilité et l'initiative.

## Étude bibliographique sur les publications de M. le baron du Potet

D'après le docteur PELADAN.

Voulez-vous apprendre aux hommes à aborder la terre difficile de la vérité ? tout le monde a peur, personne ne vous aide ; à peine si quelques-uns peuvent vous comprendre.

Les connaissances magnétiques étant indispensables et de toute nécessité dans tous les groupes spirites, par rapport à la similitude des fluides, bien que le magnétisme et le spiritisme soient différents l'un de l'autre, comme le somnambulisme et la médiumnité diffèrent eux-mêmes, il est utile à tout spirite de savoir au moins dégager un sujet lorsqu'une crise quelconque vient à se déclarer, telle que l'extase ou la catalepsie, lesquelles ne doivent jamais excéder, sans danger de mort, une durée de 10 à 12 minutes.

Le fait suivant en est une preuve évidente et certaine : Me trouvant un jour dans un groupe spirite, où la demoiselle de la maison, qui était médium elle-même, s'était endormie à la table par la communicabilité des fluides magnétiques parcourant la chaîne, et les esprits s'étant retirés sans la dégager comme ils en avaient l'habitude, paraît-il, grand fut alors l'embarras de la société, qui n'avait aucune notion et encore moins de pratique magnétique, lorsque me faisant connaître comme magnétiseur, je m'offris de réveiller le sujet et le dégageai en l'espace de trois minutes à la grande satisfaction de tout le monde, qui me témoigna ainsi que le médium sa reconnaissance en des termes les plus chaleureux.

Pour cela il suffit de dégager par passes transversales et longitudinales à grand courant à l'aide des deux mains, souffler froid à plusieurs reprises sur le cerveau, et si la catalepsie s'est déclarée pendant la crise, faire plusieurs insufflations chaudes en appliquant la bouche sur le cœur et sur la pointe, ainsi que sur les deux plexus nerveux placés en haut de la poitrine, afin de ramener la dilatation dans les poumons. Si cela ne suffit pas, souffler légèrement froid dans la bouche du patient et lui frapper fortement dans la paume des mains pour ramener forcément la circulation du sang dans tout l'organisme et placer le sujet à l'air près d'une fenêtre, par exemple, en évitant toutefois les courants d'air.

En cas d'extase, il suffit de couvrir avec la main les yeux de l'extatique jusqu'à complète occlusion et de continuer par les procédés

indiqués ci-dessus jusqu'à ce que la personne ait recouvré sa connaissance.

Autant que possible ne pas se mettre à plusieurs personnes pour dégager un sujet en crise et agir avec patience et persévérance, c'est le seul moyen de faire le bien tout en cherchant le vrai.

Puisque nous en sommes sur ce chapitre, pour obliger nos lecteurs, nous continuerons à dire quelques mots sur le magnétisme, par humanité pour les médiums et pour le bien et la sécurité de tous.

Le magnétisme et le somnambulisme ont été de tous les âges, de toutes les nations, mais connus sous des noms différents, et beaucoup de personnes en font encore journellement sans s'en douter. Le magnétisme est un fait acquis dans les sciences, et quand on l'a vu une fois, on le voit toujours. Pour ne pas le voir il faut être matérialiste ou de mauvaise foi. Rien n'est surnaturel dans la nature et encore moins dans le magnétisme, et le somnambulisme qui n'est que le résultat du premier, lorsque le sujet est doué du sixième sens, dit de la *double-vue*. Cette science et son phénomène ont rendu des services importants à la physiologie et à la médecine, mais leur plus grand bienfait est d'avoir rallumé le flambeau du spiritualisme et d'avoir dissipé les ténèbres nées de l'oubli de nos vrais rapports avec la nature et le monde spirituel. Ces erreurs renaîtraient promptement, si l'on venait à enlever au magnétisme l'importance scientifique que lui avaient si vaillamment conquise, depuis Mesmer, les de Puységur, les abbés Loubert et Faria, les docteurs Charpignon, Despine, Lauyet, Deslon, Cloquet, Frappart et Louis de Séré, Deleuze, Lafontaine de Genève, Louis Auffinger père et tant d'autres vaillants lutteurs, qui, malgré tous les obstacles créés par la routine et les préjugés, avaient résolu de doter l'humanité souffrante du plus insigne bienfait.

Quatre hommes représentent les quatre phases du magnétisme : Mesmer, Puységur, Deleuze et du Potet. Comme pratique magnétique, comme sûreté dans l'application à la thérapeutique, comme sagacité à tenter des expériences nouvelles, M. le baron du Potet est allé plus loin que ses devanciers et tient incontestablement le sceptre du magnétisme à notre époque. C'est donc dans ses ouvrages qu'il faut étudier le magnétisme, surtout au point de vue médical. Ne pouvant énumérer ici toutes les découvertes, rappelons du moins qu'il est le premier qui soit arrivé à produire authentiquement l'*insensibilité* ! En rendant public ce merveilleux résultat de ses expériences, il grava sur une table d'airain le premier remède des maux désespérés. Pour être initié à toutes ces merveilles, il faut lire, il faut voir : notre jugement n'a de valeur qu'à ce prix.

Voici la revue bien complète des 40 volumes que M. le baron



du Potet a publiés depuis plus d'un demi-siècle qu'il est le chef de l'école magnétique en France et même dans tout l'univers l'on peut dire :

*Expériences publiques faites à l'Hôtel-Dieu*, 1 vol. in-8.

*Le propagateur du magnétisme*, Journal, 1827, 2 vol. in-8.

*Le magnétisme opposé à la médecine*. Mémoire pour servir à l'*Histoire du magnétisme* en France et en Angleterre, de 1820 à 1840. 1 vol. in-8, Paris, 1840, prix : 6 fr; par la poste, 7 fr.; avec les deux éloquents plaidoiries par lesquelles l'auteur gagna à Montpellier la cause du magnétisme, etc.

*Essai sur l'Enseignement philosophique du magnétisme*, 1 vol. in-8, Paris, 1845, prix : 5 fr; par la poste, 6 fr.

*Traité complet sur le magnétisme animal*. 3<sup>e</sup> édition, Cours en 12 leçons, 1856, 1 vol. in-8.

*Le Journal du magnétisme*, depuis 1845 jusqu'à 1861, en 20 vol. in-8.

*Thérapeutique magnétique*, 1863, 1 fort vol. in-8 de 540 pages; prix : 12 fr; imprimé avec luxe et enrichi de gravures au trait par M. Rambert.

*Manuel de l'étudiant magnétiseur*, 4<sup>e</sup> édition, corrigée, très augmentée et ornée de gravures, 1868, 1 vol in-18 de VIII-396 pages, prix : 3 fr. 50.

*La Magie dévoilée*, 1 vol. in 4<sup>o</sup>, avec nombreuses figures, gravures sur bois, etc. Paris, 1852; 2<sup>e</sup> tirage, 1875; 1 vol. in-4<sup>o</sup> de VIII-284 pages. Prix : 100 fr.

L'homme possède en lui tout ce qu'il faut pour se guérir et guérir son semblable, a dit Mesmer. — Et la vertu magnétique et curative qu'un homme ne possède pas, l'autre la possède, a dit M. le baron du Potet.

Ces ouvrages, certes, ne sont pas les seuls parus jusqu'à présent traitant de cette matière, mais comme ce sont les plus recherchés et les plus faciles à se procurer, c'est pourquoi nous en avons donné la liste. Ils se trouvent à Paris, chez l'auteur, 90 rue du Bac; à la librairie spirite, 7 rue de Lille; et chez Germer Baillièrre, éditeur, 17, rue de l'École-de Médecine. L. AUFFINGER fils.

*Remarque.* — Nous pouvons constater aujourd'hui que l'étude du magnétisme est nécessaire au spirite plein du désir de venir en aide à ses semblables; aussi nous croyons utile de faire connaître à nos lecteurs les ouvrages de M. le baron du Potet, recommandables par l'explication claire de cette science. Celui qui comprend, en effet, la puissance du fluide magnétique, et s'il sait en faire usage, pourra soulager, guérir, rendre la vie aux organes, ramener et fixer au corps, l'âme prête à s'envoler.

La science magnétique est d'une grande utilité pour le spirite, afin de parfaire son éducation morale ; car il saura alors qu'on ne doit jamais transmettre au malade un fluide impur, qui, loin de le soulager, pourrait au contraire lui être nuisible.

C'est par l'étude du magnétisme que le spiritisme est entré dans le monde. Les somnambules ont constaté la présence des esprits auprès des hommes, avant qu'Allan Kardec eût trouvé la voie révélée par ses médiums.

Le maître, pour développer la médiumnité, faisait usage de passes magnétiques ; l'esprit appelé, trouvant un bon courant fluidique, pénétrait plus aisément son sujet, et la communication devenait ainsi plus facile.

Les magnétistes, s'ils désirent le progrès de leur science, seront un jour forcément amenés à étudier la nôtre ; — ils comprendront comme nous que ces deux écoles doivent n'en faire qu'une et qu'elles sont appelées à s'unir dans un avenir prochain.

---

### Arts et sciences.

---

Nous croyons qu'il est de notre devoir de faire connaître au monde spirite tout ce qui peut intéresser et faire progresser la doctrine. L'astronomie est une des branches de la science qui a le secret de captiver plus particulièrement les esprits et d'attirer leur attention. Aussi, nous portons à la connaissance de nos lecteurs et des groupes spirites qui voudraient en faire l'acquisition, qu'une nouvelle carte astronomique vient de paraître à la Ligue d'enseignement et a pour titre : *l'Univers astronomique*.

Cette carte, qui mesure 1<sup>m</sup>50 sur 1 mètre, contient en forme de cadre 24 planches représentant les diverses planètes, les phases de la lune, l'ordre des saisons, la formation des mondes, les vues du soleil, etc. La partie supérieure contient, dans un diamètre de soixante centimètres, une vue complète de l'Univers, aperçu de la terre avec la meilleure des lunettes astronomiques. Toutes les proportions ont été minutieusement observées, tant dans le volume des différents corps que dans la distance de ceux-ci au soleil. Ce remarquable travail est complété par une explication succincte, mais fort suffisante.

C'est là une innovation excellente, l'étude de l'astronomie étant trop ardue pour s'implanter tout d'abord dans l'esprit autrement que par les yeux.

Cette carte trouvera sa place marquée dans toutes nos écoles, car

elle donnera à l'élève une idée bien plus nette et bien plus juste que les meilleures explications.

Elle sera pour le maître le complément de son enseignement et offrira à l'élève le stimulant si nécessaire à l'enfance : la curiosité.

Nous avons déjà vu cette carte dans quelques sociétés spirites ; le jour fixé pour la séance, la plupart des membres arrivent souvent avant l'heure pour bien l'étudier et la lire. Nous donnons ci-après un passage de ce travail remarquable.

. . . . .

Dans la profondeur de l'Univers et entre les constellations, on aperçoit des étoiles imperceptibles presque à l'œil nu et qu'on appelle *nébuleuses* ; ce petit point dans l'espace n'est autre chose qu'un amas de soleils dont l'éloignement est incalculable, et dans sa plus grande vitesse, le rayon solaire n'y arriverait pas en cent mille ans.

Grâce aux découvertes de l'astronomie, nous connaissons la grandeur comparative de l'univers et l'exiguïté de notre terre, l'immensité de l'espace, la pluralité des mondes habités, les distances des astres et le nombre incommensurable de ceux-ci, les lois qui les régissent, les forces qui les soutiennent et qui les animent ; nous avons vu l'univers dérouler ses magnificences sous nos yeux.

Par ces considérations sublimes, tout s'est ennobli, tout s'est divinisé, Dieu lui-même nous paraît plus grand, plus puissant, plus majestueux encore. Fascinés et confondus par un tel spectacle, unissant nos voix au concert de la nature universelle, nous dirons au fond de notre âme : Dieu puissant, que nous étions insensés de croire que tout finissait ici-bas et qu'il n'y avait rien au-delà de la terre !

En effet, s'il est vrai qu'il n'existe pas deux gouttes d'eau, deux feuilles, deux chenilles, deux hommes absolument semblables sur notre terre, que sera-ce de deux planètes, de deux tourbillons planétaires, de deux systèmes solaires ? Chaque globe a son économie particulière, ses lois, ses productions. Il est peut-être des mondes si imparfaits relativement au nôtre, qu'il ne s'y trouve que des Êtres de la première ou de la seconde épreuve ; d'autres, au contraire, peuvent être si parfaits, qu'il n'y ait que des Êtres propres aux esprits supérieurs.

Et maintenant, cher lecteur qui avez reçu une raison capable de vous persuader de l'existence de ces mondes, n'y porterez-vous jamais vos pas ? L'Être infiniment bon qui vous les montre de loin, vous en refuserait-il à jamais l'entrée ? Non ; vous êtes appelé à prendre place, un jour, parmi les plus grands et les plus purs esprits, vous volerez comme eux de planète en planète, vous irez éternelle-

ment de perfection en perfection. Tout ce qui a été refusé à votre perfection terrestre, vous l'obtiendrez un jour, resplandissant de gloire, et vous connaîtrez enfin : *Dieu, l'âme et ses transmigrations.*

Prix, montée, collée sur toile et vernie : 15 francs.

S'adresser : à la *Revue Spirite*, 7, rue de Lille, Paris, ou à M. Emmanuel Vauchez, 175, rue Saint-Honoré, Paris.

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

La Société spirite de Bordeaux vient de publier un volume comprenant les travaux remarquables de l'un de ses médiums, madame Krell.

Cet ouvrage se divise en trois parties :

Science, poésie, morale.

Nous avons déjà reçu avis, par des lecteurs compétents, que ce livre plaisait beaucoup, parce qu'il est bien écrit et fort intéressant. Le choix des communications est bien inspiré, et la partie morale, qui est la plus importante, nous laisse une agréable impression par le souvenir des Esprits sympathiques qui se sont communiqués. Nous en reproduisons une de Cuvier :

NOVEMBRE-1873.

D. Le principe intelligent est-il divisé à son origine et se réunit-il par la suite pour former un être complet ?...

R. Le principe intelligent se développe avec l'être, et il est un à son origine, *un* pendant son développement, *un* toujours ! C'est une étincelle qui va grandissant pour devenir lumière et enfin soleil. Ce qui nous occupe aujourd'hui, c'est de connaître le moment où cette étincelle paraît et transforme l'être matériel en être intelligent. Tant que l'être, pendant ses premières pérégrinations dans la forme animale, ne possède encore que la vie latente, le mouvement, tant que, atome, molécule, vibrion, paraissant et disparaissant en quelques courts instants, il ne sert encore qu'à la transformation de la matière, tant qu'il n'a pas conscience de sa vie, on doit admettre qu'il ne possède pas encore en lui l'instinct qui devient plus tard intelligence, âme, esprit. Ces êtres sans nom, sans forme précise, impalpables et presque invisibles qui peuplent la matière fluide et la matière compacte, sont l'état intermédiaire entre la vitalité végétale et la vie animale qui commence.

*Selon moi*, cette divine étincelle éclaire la matière dès qu'il y a chez l'être le sentiment de la conservation de sa vie. A partir de là,

il est quelqu'un ; il ne sait pas encore, mais il sent en lui cette chose indéfinissable qui est la vie !

Ce sentiment est tout instinctif encore, car l'animal comprenant à peine la vie ne craint pas la mort ; ne connaissant pas le danger il le fuit rarement ; la mort le prend sans souffrances, pour ainsi dire, et le transporte à une autre forme. C'est le point intermédiaire entre l'instinct et l'intelligence ; de ce premier état au second c'est-à-dire à l'intelligence, il a bien entendu tous les degrés par lesquels l'être est obligé de passer pour arriver du moins au plus.

Quand l'instinct devient pour l'être l'intelligence de la conservation de sa vie, il y a crainte de la mort et souffrance ; l'animal défend sa vie par tous les moyens ; attaque de l'ennemi, prévision du danger, ruse pour l'éviter ; il s'aime et il se disputera à la mort tant que ses forces le lui permettront. Il y a déjà mémoire, raisonnement et volonté dans sa lutte contre la loi fatale qui l'enveloppe sans qu'il puisse s'y soustraire. Ne pourrait-on pas ajouter qu'il y a aussi intuition de souffrances précédentes ; cette crainte insée de la mort n'est-elle pas le résultat d'une espèce de souvenir de luttes antérieures ?... Qui sait ?... Je crois qu'à ce moment l'étincelle intelligente est bien près de s'illuminer pour une transformation plus importante encore ; je crois que le moment n'est pas loin où cette intelligence pourra s'appeler, disons le mot : *Ame* ! Alors cette créature ne va plus seulement défendre sa vie, mais chercher à la conserver, travailler pour la prolonger ; encore quelques passages et elle va conquérir la possession d'elle-même, elle va arriver au libre arbitre. De là y a-t-il bien du chemin à faire pour comprendre le devoir de conserver la vie, la nécessité de l'épreuve et le but imposé à la créature par le Créateur ?...

Aller plus loin serait sortir des limites que nous nous sommes imposées ; mais je vous le répète en terminant, l'œuvre de Dieu est admirable d'ordre, d'enchaînement, d'harmonie, de simplicité, l'orgueil humain paraît à peine quand on contemple cette grandeur ! Aussi, quoique l'homme se révolte à cette pensée, il n'en est pas moins vrai qu'en étudiant attentivement le monde qu'il habite, son origine est facile à établir.

Roi de la Création par la loi du progrès, l'homme comprendra plus tard le lien de solidarité qui l'unit à tous les êtres dont il est entouré ; à cette époque de fraternité, il ne s'intitulera plus maître et roi, mais père et protecteur des êtres inférieurs qui commencent la vie qu'il finit !

GEORGES CUVIER.

Ce volume, in-8° de 300 pages, a pour titre : *Rayonnements de la vie spirituelle*. Prix : 2 fr., pris à la *Revue* ; 2 fr. 30, port payé.

## POÉSIE SPIRITE

### LE MOINEAU

Fable

Dédiée aux jeunes élèves.

Des grands mots, mes enfants, j'ai peut-être abusé ;  
D'un généreux pardon laissez-moi l'espérance ;  
Sur ce point, s'il vous faut toute ma confiance,  
Etre simple n'est pas aisé.

Essayons : un moineau, coquet, plein d'élégance,  
De grâces, de défauts, vivait dans l'indolence.  
Le printemps lui donnait, pour ses jeux, le gazon,  
Des primeurs pour sa nourriture,  
Pour ses nuits un toit de verdure,  
Pour son aile un vaste horizon.  
Puis arriva l'été, saison de l'abondance,  
Des trésors achetés par de rudes labeurs ;  
Aux gerbes le pierrot suivait les maraudeurs.  
Mais toujours même insouciance !

Sa mère lui disait : « Mon fils, il en est temps ;  
« A ton âge il convient de songer à soi-même ;  
« Tu n'auras pas toujours une mère qui t'aime ;  
« Tu n'as déjà plus ton printemps.  
« L'été fuit :... et puis sur les branches  
« Lorsque tombent les mouches blanches,  
« Adieu fruits, ombrage et plaisir ;  
« C'est l'hiver et sa froide haleine ;  
« L'hiver!... songe à l'hiver... vois ces flocons de laine ;  
« Pour ta couche il faut les saisir. »

L'étourdi répondait par maintes gentillesse,  
S'admirait, se posait en brillant colibri ;  
Agaçait la voisine, irritait le mari ;  
En roi, de la fortune attendait les largesses.

Rois... fortune... le jeune fou,  
Lui que tant de flatteurs applaudissaient naguère,  
Sans duvet, sans rien dans son trou,  
Expira songeant à sa mère.

Un poète... un de ceux qu'on admire aujourd'hui,  
Ecrirait ma morale en vers dignes de lui.  
Moi, je n'en ai qu'un seul ; Dieu veuille qu'il vous touche :  
« Comme on fait son lit on se couche. »

ESPRIT-FRAPPEUR.

## Le Magnétisme et le Somnambulisme devant les tribunaux. — Acquittement.

M<sup>e</sup> Jules Favre, défenseur. — M. le baron du Potet, témoin à décharge.

Le 18 mai dernier, le Tribunal correctionnel de la Seine avait à juger madame Roger, somnambule, prévenue de tentative d'escroquerie, ainsi que M. Fortier, son magnétiseur, prévenu de complicité par aide et assistance. De nombreux témoins sont venus affirmer l'honorabilité des deux prévenus. M. le baron du Potet, représentant de l'école magnétique de France depuis plus d'un demi-siècle, a été surtout très-écouté. En terminant il a dit : « Je me borne à conclure que le sommeil du somnambule constitue un état particulier physique et moral bien constaté aujourd'hui par la science, et, quand on voudra le simuler, on n'y réussira pas. Il y a divers degrés dans le sommeil magnétique ; il perd de sa force, de son intensité, surtout si la somnambule est tourmentée, taquinée. »

Notre grand orateur, M<sup>e</sup> Jules Favre, chargé de la défense des deux prévenus, a parlé pendant une heure et demie ; l'auditoire était attentif, silencieux, pour entendre cette parole éloquente qui charmait même les juges. Pendant les débats, le célèbre avocat a fait quelques interpellations importantes ; aux railleries de quelques incrédules qui n'ont jamais rien vu, ni rien étudié, il a répondu : « Cela peut faire sourire le public, mais cela ne ferait pas sourire nos plus illustres médecins. » Il a dit, en terminant : que la justice devra tenir compte des faits mystérieux quand la science les a observés, reconnus et admis.

Remarquons, en passant, cette phrase de M. l'avocat général : « Nous sommes en présence d'un de ces phénomènes que la science constate sans l'expliquer. » En juin dernier, la même remarque aurait pu être faite au sujet du spiritisme, si les magistrats avaient connu la question qu'ils avaient à juger.

Cet intéressant procès n'a pas duré moins de trois heures ; et il en ressort que d'exercer le magnétisme et le somnambulisme ne constitue pas un délit, à moins d'actes ou de manœuvres frauduleuses : tels que le somnambulisme simulé, une lucidité équivoque, etc.

---

### Un ouvrier à un jeune docteur.

---

ENTRETIENS SUR LE SPIRITISME ET LE MAGNÉTISME.

(Troisième lettre. — Voir Revue de février 1876, page 38.)

Vous vous livrez à l'examen du magnétisme, vous expérimentez par vous-même, me dites-vous, vous ajoutez que vous trouvez

dans ces observations des lumières qui viennent éclairer toutes les grandes questions posées à la science, problèmes dont la solution décidera l'émancipation matérielle et morale de l'humanité.

L'enthousiasme que vous montrez au début d'une étude si importante dans les phénomènes qu'elle présente, plus importante peut-être dans ses conséquences, je l'ai éprouvé moi aussi. Et comment rester froid témoin de phénomènes qui surpassent tout ce que l'imagination peut supposer de plus merveilleux, et dont en même temps la réalité s'affirme à la raison avec une évidence irrécusable ! Pour vous, vous avez dû ressentir d'autant plus vivement l'exaltation de la découverte que vous étiez plus loin d'y croire, et qu'aujourd'hui votre intelligence, éclairée d'une lumière nouvelle, croit y avoir trouvé ce qui a manqué à la science : un point d'appui, faute duquel ses observations sont demeurées le plus souvent incomplètes.

Je me souviens qu'autrefois vous m'entretîntes assez vivement d'une idée toute moderne, si vague encore qu'elle est plutôt une intuition qu'un système : c'est l'unité de la création. Ce plan, sublime dans sa simplicité, vous avait paru plus qu'aucun autre digne de la puissance créatrice ; aussi demandez-vous à toutes les sciences de vous l'affirmer. — L'astronomie vous disait que les autres globes, infinis dans l'infinité de l'espace, obéissent à une même loi dans leur mouvement. — La chimie, détrompée par un siècle d'expériences qui lui ont successivement montré décomposables les corps qu'elle croyait des éléments, puis lui ont fait découvrir de nouveaux corps qu'elle ne pouvait décomposer par ses moyens d'action, quoiqu'elle vît par des rapports communs qu'ils sont réellement des combinaisons, la chimie vous laissait à la fin pressentir un seul corps simple, élément insaisissable, se prêtant à toutes les transformations de la matière. Vous aviez adopté cette hypothèse qui plaisait à votre raison quoiqu'elle ne reposât que sur des probabilités bien vagues. Ce qui n'était pour vous alors qu'une supposition indécise devient à présent une certitude : cet agent universel, force dirigeante, vous pouvez l'appeler par son nom : c'est le magnétisme. Ainsi s'affirme la loi d'unité ; de même qu'il n'y a qu'un seul principe, essence des choses, de même aussi il n'y a qu'une seule loi : l'attraction magnétique qui entraîne tout ce qui est vers le progrès, vers l'absolu, vers Dieu ! (*A suivre*).

---

Nous avons envoyé à quelques-uns de nos abonnés la brochure de M. Marion, d'Alger ; nous rappelons à ceux qui l'ont reçue que le prix est de 1 franc 25 *franco* et 1 franc prise à la *Revue*.

*Le Directeur-gérant* : A. BOURGÈS,  
Capitaine-commandant de cavalerie en retraite, chevalier de la Légion-d'honneur.